

# LAMARTINE ET SON ENTOURAGE SELON TOCQUEVILLE

Alain Dessertenne

*Il était, dès 1831, démocrate de raison. Maintenant il la croit possible, la République, non pas dans un lointain avenir, mais demain, mais tout de suite.*

Henri Guillemin (*Lamartine*, 1987)

*Si l'œuvre de Tocqueville demeure une référence incontournable pour les historiens, le souvenir politique de Lamartine paraît s'estomper de la mémoire nationale : son isolement après la fin du gouvernement provisoire de 1848, son insuccès personnel à la première élection du président de la République au suffrage universel la même année, l'échec même de la II<sup>e</sup> République qui a dû s'effacer devant le Second Empire, sont sans doute pour beaucoup dans cette relative désaffection<sup>(1)</sup>. Cet échec est d'ailleurs aussi celui de Tocqueville, puisqu'il est l'un des rédacteurs de la constitution de cette république qui s'évanouira si rapidement ; lui-même écrit en 1850 : « Notre but était de fonder, s'il était possible, la république, ou du moins de la maintenir quelque temps, en la gouvernant d'une façon régulière, modérée, conservatrice et toute constitutionnelle, ce qui ne pouvait pas nous laisser longtemps populaires, car tout le monde voulait sortir de la constitution. »*

## UN ARISTOCRATE EN DÉMOCRATIE

Alexis Clérel de Tocqueville (1805-1859), aristocrate normand, fils d'un préfet et pair de France de la Restauration, a embrassé la carrière d'avocat en 1827 ; c'est à ce titre qu'il est chargé d'une mission sur le système carcéral américain ; il en profite pour y étudier le régime républicain dont il tirera un ouvrage majeur, « De la démocratie en Amérique » (1835 et 1840), base de sa philosophie politique, et qui rencontrera un réel succès aux États-Unis et en France ; parallèlement, il entame une carrière politique comme conseiller général et député de la Manche ; sous la monarchie de Juillet, il siège dans l'opposition, comme membre de la Jeune

Gauche et proche de la Gauche dite dynastique (Odilon Barrot). Il se rallie à la République en 1848, comme député de l'Assemblée constituante, et membre de la commission chargée de rédiger la constitution ; il sera ministre des Affaires étrangères dans l'éphémère ministère Barrot de juin à octobre 1849, succédant à Lamartine qui occupe la fonction sous le gouvernement provisoire ; l'avènement du Second Empire mettra un terme à tout mandat politique ; c'est alors qu'il se consacre à son maître livre, « L'Ancien Régime et la Révolution », publié en 1856, essai pénétrant sur ces deux phases majeures de notre histoire. Son recueil de « Souvenirs », rédigé après son retrait de la



Lamartine. Représentant du peuple (Seine).  
Lithographie. ADSL J | FI 2/41.

politique active en 1850 et les premières atteintes de la tuberculose qui l'emportera, est surtout consacré à la révolution de 1848 ; il y fait une évocation souvent grinçante des événements et de leurs acteurs. À ce titre, il a dressé un portrait assez peu flatteur de Lamartine ; il est vrai que ces « Souvenirs » n'étaient pas, selon l'auteur, destinés à une diffusion publique, mais seulement à la lecture privée ; ils seront néanmoins publiés en 1893.

*Je ne sais si j'ai rencontré, dans ce monde d'ambitions égoïstes, au milieu duquel j'ai vécu, un esprit plus vide de la pensée du bien public que le sien. J'ai vu une foule d'hommes troubler le pays pour se grandir : c'est la perversité courante ; mais il est le seul, je crois, qui m'ait semblé toujours prêt à bouleverser le monde pour se distraire. Je n'ai jamais connu non plus d'esprit moins sincère ni qui eût un mépris plus complet pour la vérité. Quand je dis qu'il la méprisait, je me trompe ; il ne*



Alexis de Tocqueville par Théodore Chassériau (1850). Château de Versailles.

l'a jamais honorée pour s'occuper d'elle d'aucune manière. En parlant ou en écrivant, il sort du vrai ou y rentre sans y prendre garde ; uniquement préoccupé d'un certain effet qu'il veut produire à ce moment-là.

Ce portrait plutôt malveillant contraste avec l'évocation brève, mais élogieuse, que Lamartine a livrée de Tocqueville dans ses « Mémoires politiques » : face à Louis-Napoléon Bonaparte, en quête d'homme idéal pour former un ministère après son élection à la présidence de la République, Lamartine se serait effacé devant deux personnalités : « Je lui nommai M. Odilon Barrot, homme de renommée libérale et d'honneur, et M. de Tocqueville, homme d'honneur et de vertu. – Eh bien, j'ai peine à croire qu'ils refusent, et s'ils refusent, je vous répète que je suis à vous. »<sup>(2)</sup>

### LAMARTINE, L'HOMME DU 24 FÉVRIER

En dehors du portrait incisif cité plus haut, Tocqueville a plusieurs fois donné des détails sur l'attitude de Lamartine pendant les événements de 1848, notamment la journée du 24 février qui a vu Louis-Philippe abdiquer, la duchesse d'Orléans se présenter à la Chambre des députés pour assumer la régence<sup>(3)</sup>, l'en-

hissement de l'Assemblée par la foule et, au final, la formation d'un gouvernement provisoire. *Je voyais de loin cet envahissement croissant et sentais le péril croître de minute en minute avec lui ; je cherchais dans la Chambre quel était l'homme qui pouvait le mieux s'opposer au torrent ; je ne vis que Lamartine. [...] Je fendis la foule et arrivais jusqu'à lui : « Nous périssons, lui dis-je à voix basse et à la hâte ; vous seul en ce moment suprême pouvez vous faire écouter. Montez à la tribune et parlez. » [...] Je vois sa longue taille droite et mince, son œil tourné vers l'hémicycle, son regard fixe et vacant, absorbé dans une contemplation intérieure plus que dans la vue de ce qui se passait autour de lui. [...] « Je ne parlerai point, me répliqua-t-il, tant que cette femme et cet enfant seront là. » Je ne lui demandai rien de plus ; j'en savais assez.*

Lamartine et Tocqueville s'étaient déclarés l'un et l'autre favorables à la régence en 1842 ; aussi ce dernier croit-il que, ce 24 février, le choix républicain du poète pourrait avoir été hésitant jusqu'au dernier moment : après avoir salué le courage de la duchesse d'Orléans, Lamartine se prononce pour la formation d'un gouvernement provisoire. Et Tocqueville de souligner avec humour que, après un long tumulte, Lamartine lut tant bien que mal une liste de noms : « M. de Lamartine commençait, je crois, à être fort embarrassé de sa position, car, dans une émeute comme dans un roman, ce qu'il y a de plus difficile à inventer, c'est la fin. » Le lendemain, le gouvernement provisoire « veut la République, sauf ratification par le peuple », selon la formule retenue ; ce même jour, comme chacun sait, se situe le célèbre épisode de l'hôtel de ville où Lamartine harangue la foule pour faire adopter le drapeau tricolore. Le député mâconnais rendra sous la plume de Tocqueville lorsqu'il évoque les débuts de l'Assemblée constituante : *Dès qu'il m'aperçut, il feignit d'avoir à faire dans l'autre bout de la salle et s'éloigna de moi précipitamment. Il me fit dire par Champeaux (qui lui appartenait*

*moitié comme ami et moitié comme domestique) qu'il ne fallait pas que je trouvasse mauvais qu'il m'évitât, que sa position l'obligeait à agir ainsi à l'égard des anciens hommes parlementaires, que ma place était du reste marquée parmi les futurs conducteurs de la République.*

Tocqueville analyse assez justement l'option politique de Lamartine face à une assemblée de notables qui souhaitent en finir avec les républicains « extrémistes » : rêve d'une république modérée certes, mais fraternelle et consensuelle avec les composantes plus radicales ; attitude hésitante, sans doute irréaliste, et qui causera l'isolement politique du député mâconnais, et son rejet final.

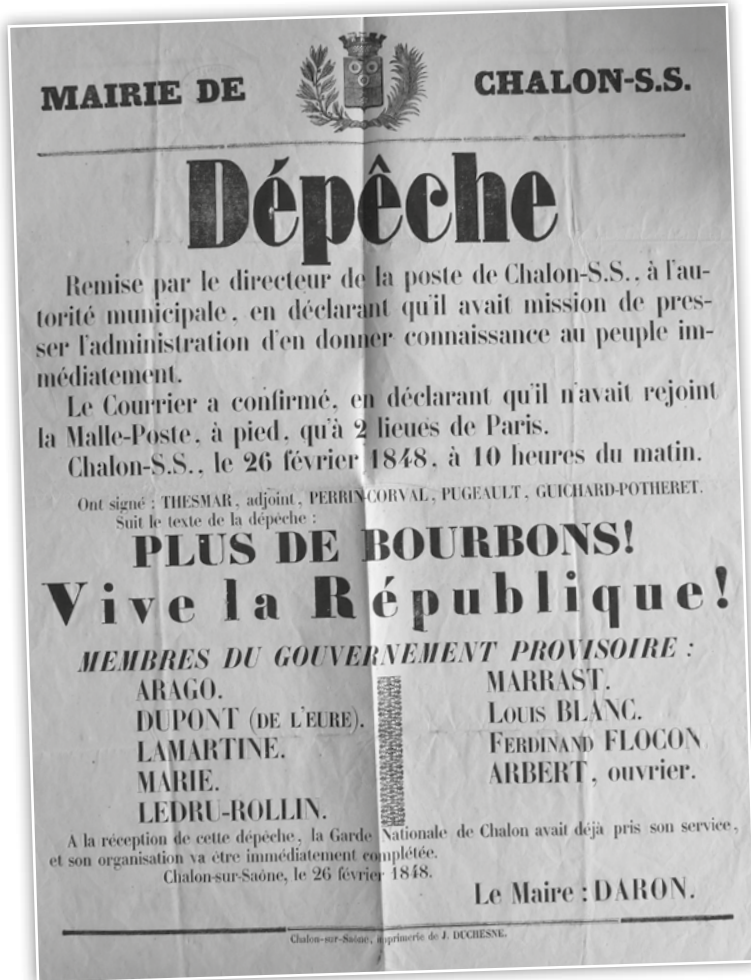
*Tous les députés qui arrivaient à Paris avec le désir de réprimer les excès de la révolution et de lutter contre le parti démagogique le considéraient d'avance comme leur unique chef et s'attendaient à ce qu'il allât se mettre sans hésiter à leur tête pour attaquer et abattre les socialistes et les démagogues. Ils s'aperçurent bientôt qu'ils se trompaient. [...] Il suivait alors cette voie tortueuse qui devait le conduire si tôt à sa perte, s'efforçant de dominer les Montagnards sans les abattre, et de ralentir le feu révolutionnaire sans l'éteindre, de façon à donner au pays assez de sécurité pour en être béni, mais pas assez pour en être oublié. Ce qu'il redoutait par-dessus tout, c'était de laisser tomber la direction de l'Assemblée dans les mains des vieux chefs parlementaires. Je crois que c'était alors sa passion dominante.*

Il y eut aussi la manifestation du 15 mai : sous l'impulsion des chefs de l'extrême gauche (Blanqui, Barbès, Raspail), la foule envahit l'Assemblée nationale et exigea le soutien à la Pologne tombée sous le joug de la Prusse et menacée par la Russie. Lamartine dut se défendre d'avoir été complice des chefs de l'insurrection, la plupart arrêtés le jour même, tandis qu'Henri Guillemin a proposé la thèse d'un complot des républicains les plus modérés de l'Assemblée contre Lamartine et Ledru-Rollin<sup>(4)</sup>.

*Lamartine reparut alors. Je n'ai jamais bien su comment il avait employé son temps durant les trois heures pendant lesquelles nous fûmes envahis. Je l'avais entrevu durant la première ; il était placé à ce moment-là sur un banc au-dessous du mien et il peignait ses cheveux collés par la sueur avec un petit peigne qu'il avait tiré de sa poche ; la foule se referma sur lui et je ne le revis plus. [...] Il eût assurément mieux fait d'aller se mettre à la tête de la garde nationale et de venir nous délivrer. Je pense qu'il fut saisi d'une de ces défaillances de cœur auxquelles sont sujets les hommes les plus braves (et il était au nombre de ceux-là) quand ils ont l'imagination mobile et vive. Quand il rentra dans la salle, il avait retrouvé son énergie et son beau langage. Il nous dit que sa place n'était pas dans l'Assemblée, mais dans la rue ; qu'il allait marcher sur l'Hôtel de Ville et y étouffer l'insurrection. Ce fut la dernière fois que je l'entendis applaudir avec transport.*

La dernière évocation de Lamartine, plus anecdotique, concerne la fête de la Concorde, organisée au Champ-de-Mars le 21 mai, annoncée comme celle de la « confusion fraternelle », dans la tradition des grandes manifestations allégoriques de la Révolution.

*Une grande jeune fille se détacha de ses compagnes et, s'arrêtant devant Lamartine, récita un hymne à sa gloire ; peu à peu, elle s'anima en parlant de telle sorte qu'elle prit une figure effrayante et se mit à faire des contorsions terribles. Jamais l'enthousiasme ne m'avait paru si près de l'épilepsie. Quand elle eut fini, le peuple voulut néanmoins que Lamartine l'embrassât. Elle lui présenta deux grosses joues ruisselantes de sueur qu'il baisa du bout des lèvres et d'assez mauvaise grâce. Bien des circonstances et des idéaux pouvaient rapprocher Tocqueville avec Lamartine qui avait publié, dès 1831, un manifeste en faveur de la démocratie, « Sur la politique rationnelle », dont la réflexion est certes moins profonde que celle de Tocqueville pour sa « Démocratie en Amérique » publiée chez le même*



Dépêche adressée à la municipalité de Chalon-sur-Saône le 26 février 1848, annonçant la formation d'un gouvernement provisoire. « Plus de Bourbons. Vive la République ! ». ADSL J 273.

éditeur (Gosselin) : origine aristocratique commune et conservatisme relatif, même défiance à l'égard du régime de Juillet et du bonapartisme, proximité d'opinion sur l'abolition de l'esclavage, l'élection du président de la République au suffrage universel, le libre échange, l'expansion coloniale, la liberté de la presse et l'indépendance de la justice. D'autres points de vue les éloignaient : Lamartine avait l'esprit plus centralisateur, allait plus loin avec la liberté de l'enseignement, les relations entre l'Église et l'État ; Tocqueville se montrait partisan de l'ordre avant tout – il a soutenu la candidature de Cavaignac ; Lamartine montrait une sympathie pour les Girondins que ne partageait pas son collègue. Alors que Lamartine se disait « républicain d'occasion et d'idéal », Tocqueville apparaît davantage comme un « conservateur progressiste ».

Michel Bressolette, qui a analysé

les jugements de Tocqueville sur Lamartine à partir des « Souvenirs » mais aussi à travers sa correspondance, admet que le Normand éprouvait à l'égard du Bourguignon une sorte de fascination assortie d'une tenue à distance : attirance – non dénuée d'une secrète jalousie peut-être – pour son talent littéraire et son éloquence, admiration pour son énergie ; mais incompréhension, voire indignation, devant une ambition qui ne serait plus « de gouvernement, mais de révolution », quand Lamartine entre vraiment dans l'opposition en 1843. Une différence de tempérament, selon l'auteur : « Intelligence inquiète, esprit lucide qui analyse avec pénétration causes et conséquences chez Tocqueville, intelligence audacieuse, instinct droit et rapide chez Lamartine. » Et face à un poète sans doute grisé par son succès littéraire et sa popularité politique, on imagine volontiers que Tocqueville, qui



Mâcon. Fresque à l'angle des rues Édouard Herriot et Gambetta (1983). Lamartine y figure, entouré des membres du gouvernement provisoire : Albert, Arago, Blanc, Crémieux, Dupont de l'Euve, Flocon, Garnier-Pagès, Ledru-Rollin, Marie, Marrast. Architecte Robert Blouzard, mosaïstes Marie-Claude Roirant et Alain Juteau. Photo Jean Tonneau.

peinait à se ménager une place de premier plan sur la scène des événements de 1848, ait conçu quelque aigreur.

### LES DEUX ÉPOUSES ANGLAISES

Autre point commun : les deux hommes avaient des épouses d'origine anglaise. Tocqueville était marié à Marie Mottley, d'une famille émigrée d'Angleterre : ils formaient un couple sans enfant. Lamartine avait convolé avec Mary-Ann Birch, fille d'un major anglais : ils auront à vivre la perte douloureuse de leurs deux enfants. Point commun à ces femmes : elles ont abjuré la religion protestante avant leur mariage. Tocqueville évoque « Marianne » à deux reprises dans ses « Souvenirs ». D'abord de façon neutre, à la veille des troubles du 20 février 1848 : « Mme de Lamartine étant venue rendre visite à Mme de Tocqueville, lui montra une anxiété si extraordinaire et

lui fit voir un esprit échauffé et presque troublé par des idées si sinistres que celle-ci en fut émue et m'en fit part le soir même. » Puis, un peu plus tard, il revient avec ce jugement où le miel et le vinaigre, comme souvent chez Tocqueville, compose un curieux assemblage :

*Je me suis souvent reproché de n'avoir pas plus cultivé la société de Mme de Lamartine, car je lui ai toujours trouvé une vraie vertu, mais elle y ajoutait presque tous les défauts qui peuvent s'incorporer à la vertu et qui sans l'altérer la rendent moins aimable : une humeur dominante, beaucoup d'orgueil, un esprit droit, mais raide et parfois rude, de telle sorte qu'on ne pouvait ni s'empêcher de l'honorer, ni se plaire avec elle.*

### LES DEUX CHAMPEAUX

On a déjà rencontré Champeaux, cet homme « moitié ami, moitié domestique », qu'Albert de



La Petite-Verrière. La vallée de la Chaloire et le château de La Boulaye.



Allégorie de la République.  
Document gallica.bnf.

Luppé, biographe de Lamartine, a identifié par erreur, ainsi que d'autres auteurs à sa suite, à Victor Champeaux de La Boulaye, originaire de La Petite-Verrière en Morvan<sup>(5)</sup>. Fernand Letessier a depuis rectifié l'inexactitude, en enquêtant sur le personnage cité par Tocqueville : François-Célestin-Julien-Thérèse (dit Félix) Palasne de Champeaux (1797-1850) est un gentilhomme breton originaire de Saint-Brieuc, officier sous la Restauration, mais qui refusa de servir Louis-Philippe en 1830. On ne sait exactement où et quand il devint « secrétaire officieux » – expression employée par Lamartine lui-même – une fonction que Champeaux n'osait avouer selon Henri de Lacretelle<sup>(6)</sup>, ce que confirme à sa manière Tocqueville quand il évoque « certains rapports indirects entre Lamartine et moi par l'intermédiaire de Champeaux », achevant le portrait de ce dernier d'un trait aigre et ironique : *Celui-ci vint me voir souvent pour me faire part au nom de son patron des incidents qui se préparaient, et je l'allai voir quelque fois dans un petit appartement qu'il occupait sous les combles d'une maison de la rue Saint-Honoré. [...] Je pratiquais assez assidûment Champeaux dans ce temps-là, quoiqu'il fût très vani-*

*teux, très bavard et fort ennuyeux, parce que, en causant avec lui, je me mettais mieux au courant des pensées et des projets de Lamartine que je n'eusse pu le faire en écoutant son patron lui-même. L'esprit de Lamartine se réfléchissait dans la sottise de Champeaux comme le soleil dans un verre noirci à la fumée, qui le fait voir sans rayons, mais plus net qu'à l'œil nu.*

Le secrétaire-ami réapparaît à l'occasion du voyage que fait Lamartine en 1850 dans la région de Smyrne où l'ancien diplomate avait négocié la concession d'un immense domaine qu'il ne put jamais mettre en valeur. Champeaux est du voyage, mais il n'en reviendra pas : cardiaque, le malheureux contracte une maladie qui sévit en Méditerranée et meurt pendant la traversée du retour, le 3 août, à bord du *Mentor* ; faute de pouvoir accoster en Corse pour cause de quarantaine, et en raison des fortes chaleurs, on doit jeter le cadavre par-dessus bord. Lamartine a évoqué ce drame et la mémoire du fidèle Champeaux dans son « Nouveau voyage en Orient » (1850). Dans les « Troisièmes méditations » (1849), le poète lui a dédié un texte publié dès 1842 et intitulé « Sultan le cheval arabe » (cf. Encadré 1) ; la date de

1838 en tête du texte est fictive et indique peut-être l'année de la rencontre des deux hommes. Il n'en reste pas moins qu'il existe bien un Victor de Champeaux de La Boulaye, dont le lien à Lamartine est beaucoup plus discret. La famille de Champeaux, originaire de Saint-Léger-de-Fourches en Morvan, a pris pied à La Petite-Verrière au XVIII<sup>e</sup> siècle, au lieu-dit

La Boulaye, où sa descendance a fait valoir un important domaine foncier jusqu'à nos jours. Victor de Champeaux (1795-1874), d'abord officier de cavalerie, est réformé en 1827 pour une raison inconnue. Resté célibataire, sa passion des voyages le détourne du Morvan pour parcourir les continents, notamment le Moyen-Orient, l'Afrique, l'Amé-

#### VICTOR DE CHAMPEAUX DE LA BOULAYE

##### APRÈS LA DERNIÈRE ÉLECTION DE MÂCON

*Vox dei, vox populi.*

Jadis, quand tu parus, l'univers poétique  
À l'éclair de ta face a reconnu son roi ;  
Mais plus d'un esprit lent voyait avec effroi  
Le rayon du Sina sur ton front prophétique :

Lors tu ceignis le glaive au combat politique,  
Avec plus de courage, avec autant de foi ;  
Tu restas calme et pur ; et la chose publique  
Fut contrainte à grandir pour monter jusqu'à toi.

Si la gloire est fidèle à ta course infinie,  
C'est qu'en toi la vertu, comme un second génie,  
Soulève et tient en haut celui qu'elle a saisi :

Et c'est pourquoi la foule, en nommant le plus digne,  
Prend celui que le ciel a marqué de son signe ;  
Et c'est l'élu de Dieu que le peuple a choisi.

Sonnet composé par Victor de Champeaux de La Boulaye, après l'élection de Lamartine comme député en 1837 ou 1839, et publié par François Letessier, En marge d'une Méditation. Note sur deux relations de Lamartine, *bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 21, décembre 1962, p. 495.

rique et l'Europe, en particulier la Norvège où il peut s'adonner à son sport favori, la pêche. Il a publié ses récits de voyage dans la Revue des Deux Mondes et, versifiant volontiers, il a fait paraître en 1843 un recueil intitulé « Itinéraire poétique ». Charles Alexandre, authentique secrétaire de Lamartine, a rapporté la rencontre de Lamartine avec Victor de Champeaux, « jeune homme inconnu, d'une distinction et d'une modestie sympathique » – qu'il nomme M. de La Boulaye, sans doute pour éviter toute confusion avec « l'autre » Champeaux<sup>(7)</sup>.

Si aucune relation régulière ne semble avoir existé entre les Champeaux et les Lamartine, on conserve pieusement dans la famille morvandelle un poème adressé par Victor de Champeaux à Madame de Lamartine après le décès de sa fille Julia en 1832. Un autre poème intitulé « Après la lecture de Jocelyn » est envoyé à Lamartine lui-même qui l'en remercie par un billet rédigé... au verso du texte qu'il retourne à l'expéditeur ! Enfin, le voyageur-poète rédige un sonnet à la gloire du député de Mâcon, sans doute après son élection en 1837 ou 1839 (cf. Encadré 2). En 1880, Joseph de Champeaux de La Boulaye, neveu de Victor, dépose un exemplaire de l'« Itinéraire poétique » à la Société Éduenne d'Autun dont le président J.G. Bulliot rend hommage à une « individualité qui a passé peut-être trop inaperçue parmi ses compatriotes, le poète-pêcheur, le voyageur infatigable. [...] Sans autre société que sa ligne et sa muse pour braver la solitude, il partait comme l'oiseau émigrant qu'il a chanté, pour remonter le cours des fleuves du Nouveau-Monde ou celui des torrents glacés de Norvège. »<sup>(8)</sup>

### BIBLIOGRAPHIE

Tocqueville, Alexis de, *Œuvres*, Gallimard, 2004, tome III. Textes introduits, présentés et annotés par François Furet et Françoise Mélonio. [Contient notamment : *L'Ancien régime et la Révolution – Souvenirs*].

Bressolette, Michel, Lamartine vu par Tocqueville, *Actes du congrès pour le centenaire de la mort de Lamartine, Comité permanent d'Études lamartiniennes, Mâcon, 1970*, p. 241-249.

Letessier François, En marge d'une Méditation. Note sur deux relations de Lamartine, *bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 21, décembre 1962, p. 490-508.

Letessier François, Note complémentaire sur Lamartine et M. Palasne de Champeaux, *bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 22, juin 1963, p. 231-235.

On renonce à donner ici une bibliographie relative à Lamartine. Le Pôle Lamartine de l'Académie de Mâcon a publié un livret de ressources lamartiniennes : « Lamartine, œuvres et ouvrages le concernant », accessible à partir du site : <https://academiedemacon.fr>

### NOTES

- Signes de cette désaffection : 1° Lamartine arrivait à la 21<sup>e</sup> place pour la fréquence des noms de rues des préfectures françaises en 1978 (source : Milo Daniel, Le nom des rues, in Nora Pierre, *Les lieux de mémoire*, Gallimard, 1997, tome 1, p. 1911) ; une étude de 2016 montre que Lamartine arrive au 13<sup>e</sup> rang en France, avec 1100 odonymes, loin derrière Léon Gambetta, situé à la 6<sup>e</sup> place avec 2500 odonymes (source Wikipédia, article : Odonymie en France) : mais que met-on à l'honneur : l'écrivain ou l'homme politique ? – 2° Les ouvrages politiques de Lamartine sont exclus des œuvres éditées dans la collection de la Pléiade des Éditions Gallimard.
- Lamartine, Alphonse de, *Mémoires politiques*, 1863, tome IV, p. 60. [Disponible sur gallica.bnf.fr]
- La duchesse d'Orléans est la veuve de Ferdinand, fils aîné de Louis-Philippe, décédé en 1842 des suites d'un accident de voiture ; elle est accompagnée de son fils Philippe, comte de Paris, alors âgé de dix ans, et de Louis d'Orléans, duc de Nemours, second fils de Louis-Philippe.
- Guillemin, Henri, *La première résurrection de la République*, Gallimard, 1967.
- Luppé, Albert de, *Les travaux et les jours d'Alphonse de Lamartine*, Éditions Albin Michel, 1942. – L'édition des « Œuvres » de Tocqueville dans la prestigieuse collection de la Pléiade, n'a pas échappé à la même erreur.
- Lacretelle, Henri de, *Lamartine et ses amis*, Dreyfus, 1878, p. 35-36.
- Alexandre, Charles, *Souvenirs sur Lamartine, par son secrétaire intime*, Charpentier, 1882, p. 32.
- Compte-rendu de la séance du 29 juillet 1880, *Mémoires de la Société Éduenne d'Autun*, 1881, tome 10, p. 486.

### ALPHONSE DE LAMARTINE

#### SULTAN, LE CHEVAL ARABE

À M. de Champeaux  
1838

Le soleil du désert ne luit plus sur ta lame,  
Ô mon large yatagan plus poli qu'un miroir,  
Où Kaïdha mirait son visage de femme,  
Comme un rayon sortant des ombres d'un ciel noir !

Tu pends par la poignée au pilier d'une tente,  
Avec mon narghilé, ma selle, et mon fusil ;  
Et, semblable à mon cœur qui s'use dans l'attente,  
La rouille et le repos te dévorent le fil !

Et toi, mon fier Sultan, à la crinière noire,  
Coursier né des amours de la foudre et du vent,  
Dont quelques poils de jais tiguaient la blanche moire,  
Dont le sabot mordait sur le sable mouvant,

Que fais-tu maintenant, cher berceur de mes rêves ?  
Mon oreille aimait tant ton pas mélodieux,  
Quand la bruyante mer, dont nous suivions les grèves,  
Nous jetait sa fraîcheur et son écume aux yeux !

Tu rengorgeais si beau ton cou marbré de veines,  
Quand celle que ma main sur ta croupe élançait  
T'appelait par ton nom, et, retirant tes rênes,  
Marquait de baisers ton poil qui frémissait !

Je la livrais sans peur à ton galop sauvage !  
La vague de la mer, dans le golfe dormant,  
Moins amoureusement berce près du rivage  
La barque abandonnée à son balancement :

Car, au plus léger cri qui gonflait sa poitrine,  
Tu t'arrêtais tournant ton bel œil vers tes flancs,  
Et, retenant ton feu dans ta rose narine,  
De l'écume du mors tu lavais ses pieds blancs.

Penses-tu quelquefois, le front bas vers la terre,  
À ce maître venu dans ton désert natal,  
Qui parlait sur ta croupe une langue étrangère,  
Et qui t'avait payé d'un monceau de métal ?

Penses-tu quelquefois à la jeune maîtresse  
Qui pour parer ta bride, houri d'un autre ciel,  
Détachait les rubis ou les fleurs de sa tresse,  
Et dont la main t'offrait de blancs cristaux de miel ?

Où sont-ils ? que font-ils ? quels climats les retiennent ?  
Les vaisseaux dont tu vois souvent blanchir les mâts,  
Ces grands oiseaux des mers qui vont et qui reviennent,  
Sur ton sable doré ne les déposent pas.

Ne les hennis-tu pas de ton naseau sonore ?  
Ton cœur dans ton poitrail ne bat-il pas d'amour,  
Quand ton oreille entend dans les champs de l'aurore  
Le nom, cher au Liban, de ce maître d'un jour ?

Oh ! oui, car de ta selle, en détachant mes armes,  
Tu me jetas tout triste un regard presque humain,  
Je vis ton œil bronzé se ternir, et deux larmes,  
Le long de tes naseaux, glissèrent sur ma main !

Poème daté du 23 mars 1842, paru le 1<sup>er</sup> avril suivant dans la Revue des Deux Mondes sous le titre « À Sultan, ou le cheval et les armes des voyageurs », puis repris en 1849 dans les « Troisièmes méditations » où il constitue la *Deuxième méditation*.